

Je le crois, Pussions-nous chanter sous les ombrages
Des arbres dont ce lieu va border ses rivages !
Pussions-ils tout d'un coup élever leurs sourcils,
Comme on vit autrefois Philémon et Baucis !

accueilli par elle comme il l'avoit été aussi par le duc de Vendôme, n'a pas manqué, dans sa *Henriade*, d'illustrer ces lieux où il avoit passé quelques uns des beaux jours de sa jeunesse. En décrivant le voyage de l'Amour aux plaines d'Ivry, il dit :

Il voit les murs d'*Anet* bâtis aux bords de l'Eure;
Lui-même en ordonna la superbe structure :
L'ar ses adroites mains, avec art enlacés,
Les chiffres de Diane y sont encor tracés.
Sur sa tombe, en passant, les Plaisirs et les Graces
Répandirent les fleurs qui naissent sur leurs traces.

Henriade, ch. ix.

FIN DE PHILÉMON ET BAUCIS.

LES FILLES DE MINÉE.

SUJET TIRÉ DES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE ¹.

Je chante dans ces vers les filles de Minée,
Troupe aux arts de Pallas dès l'enfance adonnée,
Et de qui le travail fit entrer en courroux
Bacchus, à juste droit de ses honneurs jaloux.
Tout dieu veut aux humains se faire reconnoître :
On ne voit point les champs répondre aux soins du mai-
Si dans les jours sacrés, autour de ses guérets, [tre,
Il ne marche en triomphe à l'honneur de Cérès.

La Grèce étoit en jeux pour le fils de Sémèle.
Seules on vit trois sœurs condamner ce saint zèle :
Alcithoé l'ainée, ayant pris ses fuseaux,
Dit aux autres : Quoi donc! toujours des dieux nouveaux!
L'Olympe ne peut plus contenir tant de têtes,
Ni l'an fournir de jours assez pour tant de fêtes.
Je ne dis rien des vœux dus aux travaux divers
De ce dieu qui purgea de monstres l'univers :
Mais à quoi sert Bacchus, qu'à causer des querelles,
Affoiblir les plus sains, enlaidir les plus belles,
Souvent mener au Styx par de tristes chemins ?

¹ Ovid., *Metamorph.*, lib. IV et VII. — Boccaccio, *Decameron*, giornata v.

Et nous irons chômer la peste des humains !
 Pour moi, j'ai résolu de poursuivre ma tâche.
 Se donne, qui voudra, ce jour-ci du relâche ;
 Ces mains n'en prendront point. Je suis encor d'avis
 Que nous rendions le temps moins long par des récits :
 Toutes trois, tour-à-tour, racontons quelque histoire ¹.
 Je pourrais retrouver sans peine en ma mémoire
 Du monarque des dieux les divers changements ;
 Mais ; comme chacun sait tous ces événements ,
 Disons ce que l'Amour inspire à nos pareilles :
 Non toutefois qu'il faille , en contant ses merveilles ,
 Accoutumer nos cœurs à goûter son poison ;
 Car, ainsi que Bacchus , il trouble la raison.
 Récitons-nous les maux que ses biens nous attirent.
 Alcithoë se tut , et ses sœurs applaudirent.
 Après quelques moments , haussant un peu la voix :

Dans Thèbes , reprit-elle , on conte qu'autrefois
 Deux jeunes cœurs s'aimoient d'une égale tendresse :
 Pyrame , c'est l'amant , eut Thisbé pour maîtresse.
 Jamais couple ne fut si bien assorti qu'eux ² :
 L'un bien fait , l'autre belle , agréables tous deux ,

¹ Nos quoque, quas Pallas, melior dea, detinet, inquit,
 Utile opus manuum vario sermone levemus :
 Perque vices aliquid, quod tempora longa videri
 Non sinat, in medium vacuas referamus ad aures.
 Dicta probant; primamque jubent narrare sorores.

OVID., *Metamorph.*, IV, 38-40.

² Pyramus et Thisbe, juvenum pulcherrimus alter;
 Altera, quas oriens habuit, prælata puellis;
 Contignas tennere domos.

OVID., *Metamorph.*, IV, 55-7.

Tous deux dignes de plaire, ils s'aimèrent sans peine ;
 D'autant plus tôt épris, qu'une invincible haine
 Divisant leurs parents ces deux amants unit,
 Et concourut aux traits dont l'Amour se servit ¹.
 Le hasard, non le choix, avoit rendu voisines
 Leurs maisons, où régnoient ces guerres intestines :
 Ce fut un avantage à leurs desirs naissants.
 Le cours en commença par des jeux innocents :
 La première étincelle eut embrasé leur ame,
 Qu'ils ignoroient encor ce que c'étoit que flamme.
 Chacun favorisoit leurs transports mutuels ;
 Mais c'étoit à l'insu de leurs parens cruels.
 La défense est un charme : on dit qu'elle assaisonne
 Les plaisirs, et surtout ceux que l'Amour nous donne.
 D'un des logis à l'autre, elle instruisit du moins
 Nos amants à se dire avec signes leurs soins.
 Ce léger réconfort ne les put satisfaire ;
 Il fallut recourir à quelque autre mystère.
 Un vieux mur entr'ouvert séparoit leurs maisons ;
 Le temps avoit miné ses antiques cloisons :
 Là, souvent de leurs maux ils déploroient la cause ;
 Les paroles passoient, mais c'étoit peu de chose ².

¹ Notitiam, primosque gradus vicinia fecit.
 Tempore crevit amor: tædæ quoque jure coissent;
 Sed vetuere patres: quod non potuere vetare,
 Ex æquo captis ardebant mentibus ambo.

OVID., *Metamorph.*, IV, 59-62.

² Conscius omnis abest. Nutu signisque loquuntur.
 Quòque magis tegitur, tectus magis æstuat ignis.
 Fissus erat tenui rimâ, quam duxerat olim,
 Cùm fieret, paries domui communis utriusque.
 Id vitium nulli per sæcula longa notatum,

Se plaignant d'un tel sort, Pyrame dit un jour :
 Chère Thisbé, le ciel veut qu'on s'aide en amour ;
 Nous avons à nous voir une peine infinie ;
 Fuyons de nos parents l'injuste tyrannie :
 J'en ai d'autres en Grèce ; ils se tiendront heureux
 Que vous daigniez chercher un asile chez eux ;
 Leur amitié, leur bien, leur pouvoir, tout m'invite
 A prendre le parti dont je vous sollicite.
 C'est votre seul repos qui me le fait choisir ;
 Car je n'ose parler, hélas ! de mon désir.
 Faut-il à votre gloire en faire un sacrifice ?
 De crainte de vains bruits faut-il que je languisse ?
 Ordonnez : j'y consens ; tout me semblera doux :
 Je vous aime, Thisbé, moins pour moi que pour vous.
 J'en pourrois dire autant, lui repartit l'amante :
 Votre amour étant pure, encor que véhémence,
 Je vous suivrai partout ; notre commun repos
 Me doit mettre au-dessus de tous les vains propos :
 Tant que de ma vertu je serai satisfaite,
 Je rirai des discours d'une langue indiscrete,
 Et m'abandonnerai sans crainte à votre ardeur,
 Contente que je suis des soins de ma pudeur.

Jugez ce que sentit Pyrame à ces paroles.
 Je n'en fais point ici de peintures frivoles :
 Supplétez au peu d'art que le ciel mit en moi ;
 Vous-mêmes peignez-vous cet amant hors de soi.

(Quid non sentit amor ?) Primi sensitis amantes,
 Et voci fecistis iter : tutaque per illud
 Murmure blanditiæ minimo transire solebant.

OVID., *Metamorph.*, IV, 63-70.

Demain, dit-il, il faut sortir avant l'aurore ;
 N'attendez point les traits que son char fait éclore.
 Trouvez-vous aux degrés du terme de Cérés ;
 Là, nous nous attendrons : le rivage est tout près,
 Une barque est au bord ; les rameurs, le vent même,
 Tout pour notre départ montre une hâte extrême ;
 L'augure en est heureux, notre sort va changer ;
 Et les dieux sont pour nous, si je sais bien juger.
 Thisbé consent à tout : elle en donne pour gage
 Deux baisers, par le mur arrêtés au passage.
 Heureux mur ! tu devois servir mieux leur désir ;
 Ils n'obtinrent de toi qu'une ombre de plaisir.

Le lendemain Thisbé sort, et prévient Pyrame :
 L'impatience, hélas ! maîtresse de son ame,
 La fait arriver seule et sans guide aux degrés.
 L'ombre et le jour luttoient dans les champs azurés.
 Une lionne vient, monstre imprimant la crainte ;
 D'un carnage récent sa gueule est toute teinte.
 Thisbé fuit ; et son voile, emporté par les airs,
 Source d'un sort cruel, tombe dans ces déserts.
 La lionne le voit, le souille, le déchire ;

Callida per tenebras, versato cardine, Thisbe
 Egreditur, fallitque suos : adopertaque vultum
 Pervenit ad tumulum ; dictaque sub arbore sedit ;
 Audacem faciebat amor. Venit ecce recenti
 Cæde leæna boum spumantes oblita rictus,
 Depositura sitim vicini fontis in undâ.
 Quam procul ad lunæ radios Babylonia Thisbe
 Vidit : et obscurum trepido pede fugit in antrum,
 Dumque fugit tergo velamina lapsa relinquit.

OVID., *Metamorph.*, IV, 93-101.

Et, l'ayant teint de sang, aux forêts se retire ¹.
 Thisbé s'étoit cachée en un buisson épais.
 Pyrame arrive, et voit ces vestiges tout frais.
 O dieux ! que devient-il ! Un froid court dans ses veines.
 Il aperçoit le voile étendu dans ces plaines,
 Il le lève ; et le sang, joint aux traces des pas,
 L'empêche de douter d'un funeste trépas ².
 Thisbé ! s'écria-t-il, Thisbé, je t'ai perdue !
 Te voilà, par ma faute, aux enfers descendue !
 Je l'ai voulu ; c'est moi qui suis le monstre affreux
 Par qui tu t'en vas voir le séjour ténébreux :
 Attends-moi, je te vais rejoindre aux rives sombres.
 Mais m'oserai-je à toi présenter chez les ombres ?
 Jouis au moins du sang que je te vais offrir ³ ;
 Malheureux de n'avoir qu'une mort à souffrir.
 Il dit, et d'un poignard coupe aussitôt sa trame ⁴.
 Thisbé vient ; Thisbé voit tomber son cher Pyrame.
 Que devient-elle aussi ? Tout lui manque à-la-fois,

¹ Ut lea sæva sitim multâ compescuit undâ,
 Dum redit in silvas, inventos fortè sine ipsâ
 Ore cruentato tenues laniavit amictus.

OVID., *Metamorph.*, IV, 102-4.

² Seriùs egressus vestigia vidit in alto
 Pulvere certa seræ, totoque expalluit ore
 Pyramus. Ut verò vestem quoque sanguine tinctam
 Repperit.

OVID., *Metamorph.*, IV, 105-8.

³ Accipe nunc, inquit, nostri quoque sanguinis haustus.

OVID., *Metamorph.*, IV, 118.

⁴ Quòque erat accinctus, demittit in ilia ferrum :
 Nec mora.

OVID., *Metamorph.*, IV, 119-120.

Les sens et les esprits, aussi bien que la voix.
 Elle revient enfin ; Clothon, pour l'amour d'elle,
 Laisse à Pyrame ouvrir sa mourante prunelle ¹.
 Il ne regarde point la lumière des cieus ;
 Sur Thisbé seulement il tourne encor les yeux.
 Il voudroit lui parler ; sa langue est retenue :
 Il témoigne mourir content de l'avoir vue.
 Thisbé prend le poignard ; et découvrant son sein :
 Je n'accuserai point, dit-elle, ton dessein,
 Bien moins encor l'erreur de ton ame alarmée :
 Ce seroit t'accuser de m'avoir trop aimée.
 Je ne t'aime pas moins : tu vas voir que mon cœur
 N'a, non plus que le tien, mérité son malheur.
 Cher amant ! reçois donc ce triste sacrifice.
 Sa main et le poignard font alors leur office ;
 Elle tombe, et, tombant, range ses vêtements :
 Dernier trait de pudeur même aux derniers moments.
 Les nymphes d'alentour lui donnèrent des larmes,
 Et du sang des amants teignirent par des charmes
 Le fruit d'un mûrier proche, et blanc jusqu'à ce jour.
 Éternel monument d'un si parfait amour ².

Cette histoire attendrit les filles de Minée.
 L'une accusoit l'amant, l'autre la destinée ;
 Et toutes, d'une voix, conclurent que nos cœurs

¹ Ad nomen Thisbes oculos, jam morte gravatos,
 Pyramus erexit, visâque recondidit illâ.

OVID., *Metamorph.*, IV, 145-6.

² Nam color in pomo est, ubi permaturuit, ater :
 Quodque rogis superest, unâ requiescit in urnâ.

OVID., *Metamorph.*, IV, 165-6.

De cette passion devoient être vainqueurs.
 Elle meurt quelquefois avant qu'être contente :
 L'est-elle ; elle devient aussitôt languissante :
 Sans l'hymen on n'en doit recueillir aucun fruit ;
 Et cependant l'hymen est ce qui la détruit.
 Il y joint, dit Clymène, une âpre jalousie,
 Poison le plus cruel dont l'ame soit saisie :
 Je n'en veux pour témoin que l'erreur de Procris.
 Alcithoé ma sœur, attachant vos esprits,
 Des tragiques amours vous a conté l'élite :
 Celles que je vais dire ont aussi leur mérite.
 J'accourcirai le temps, ainsi qu'elle, à mon tour.
 Peu s'en faut que Phébus ne partage le jour ;
 A ses rayons perçants opposons quelques voiles :
 Voyons combien nos mains ont avancé nos toiles.
 Je veux que, sur la mienne, avant que d'être au soir,
 Un progrès tout nouveau se fasse apercevoir.
 Cependant donnez-moi quelque heure de silence :
 Ne vous rebutez point de mon peu d'éloquence ;
 Souffrez-en les défauts, et songez seulement
 Au fruit qu'on peut tirer de cet événement.

Céphale aimoit Procris ; il étoit aimé d'elle :
 Chacun se proposoit leur hymen pour modèle.
 Ce qu'amour fait sentir de piquant et de doux
 Combloit abondamment les vœux de ces époux.
 Ils ne s'aimoient que trop ! leurs soins et leur tendresse
 Approchoient des transports d'amant et de maîtresse.
 Le ciel même envia cette félicité ¹ :

¹ Ovid., *Metam.*, lib. VII, fab. XXVII.

² Hanc mihi junxit Amor, Felix dicebat, eramque :

Céphale eut à combattre une divinité.
 Il étoit jeune et beau ; l'Aurore en fut charmée,
 N'étant pas à ces biens chez elle accoutumée.
 Nos belles cacheroient un pareil sentiment :
 Chez les divinités on en use autrement.
 Celle-ci déclara son amour à Céphale.
 Il eut beau lui parler de la foi conjugale :
 Les jeunes déités qui n'ont qu'un vieil époux,
 Ne se soumettent point à ces lois comme nous :
 La déesse enleva ce héros si fidèle.
 De modérer ses feux il pria l'immortelle :
 Elle le fit ; l'amour devint simple amitié.
 Retournez, dit l'Aurore, avec votre moitié ;
 Je ne troublerai plus votre ardeur ni la sienne :
 Recevez seulement ces marques de la mienne.
 (C'étoit un javelot toujours sûr de ses coups.)
 Un jour cette Procris qui ne vit que pour vous
 Fera le désespoir de votre ame charmée,
 Et vous aurez regret de l'avoir tant aimée.

Tout oracle est douteux, et porte un double sens :
 Celui-ci mit d'abord notre époux en suspens.
 J'aurai regret aux vœux que j'ai formés pour elle !
 Et comment ? n'est-ce point qu'elle m'est infidèle ?
 Ah ! finissent mes jours plutôt que de le voir !
 Éprouvons toutefois ce que peut son devoir.
 Des mages aussitôt consultant la science,
 D'un feint adolescent il prend la ressemblance,

(Non ita Dis visum est :) ac nunc quoque forsitan essem.

OVID., *Metamorph.*, VII, 698-9.

S'en va trouver Procris, élève jusqu'aux cieux
 Ses beautés, qu'il soutient être dignes des dieux ;
 Joint les pleurs aux soupirs, comme un amant sait faire ;
 Et ne peut s'éclaircir par cet art ordinaire.
 Il fallut recourir à ce qui porte coup,
 Aux présents : il offrit, donna, promit beaucoup,
 Promit tant, que Procris lui parut incertaine¹.
 Toute chose a son prix. Voilà Céphale en peine :
 Il renonce aux cités, s'en va dans les forêts ;
 Conte aux vents, conte aux bois, ses déplaisirs secrets ;
 S' imagine en chassant dissiper son martyre.
 C'étoit pendant ces mois où le chaud qu'on respire
 Oblige d'implorer l'haleine des zéphyrus.
 Doux vents, s'écrioit-il, prêtez-moi des soupirs !
 Venez, légers démons par qui nos champs fleurissent ;
 Aure², fais-les venir, je sais qu'ils t'obéissent :
 Ton emploi dans ces lieux est de tout ranimer³.

¹ Non sum contentus ; et in mea pugno
 Vulnere ; dum census dare me pro nocte paciscor.
 Muneraque augendo tandem dubitare cogi.

OVID., *Metamorph.*, VII, 738-40.

² *Aura* en latin signifie l'air soufflant avec douceur. Les *Auræ* étoient des êtres aériens assez semblables aux sylphes des modernes ; ces déités légères, vêtues de longues robes et de voiles flottants, compagnes de Zéphire, sèment l'air de fleurs, sans cesse occupées de jeux ; et satisfaites de leur bonheur, elles prennent soin de contribuer à celui des mortels.

³ Repetebam frigus, et umbras,
 Et, quæ de gelidis halabat, vallibus, auram.
 Aura petebatur medio mihi lenis in æstu :
 Auram expectabam ; requies erat illa labori.
 Aura (recordor enim) venias, cantare solebam :

On l'entendit : on crut qu'il venoit de nommer
 Quelque objet de ses vœux, autre que son épouse.
 Elle en est avertie ; et la voilà jalouse.
 Maint voisin charitable entretient ses ennuis.
 Je ne le puis plus voir, dit-elle, que les nuits ;
 Il aime donc cette Aure, et me quitte pour elle ? —
 Nous vous plaignons : il l'aime, et sans cesse il l'appelle :
 Les échos de ces lieux n'ont plus d'autres emplois
 Que celui d'enseigner le nom d'Aure à nos bois ;
 Dans tous les environs le nom d'Aure résonne.
 Profitez d'un avis qu'en passant on vous donne :
 L'intérêt qu'on y prend est de vous obliger. —
 Elle en profite, hélas ! et ne fait qu'y songer.
 Les amants sont toujours de légère croyance² :
 S'il pouvoient conserver un rayon de prudence,
 (Je demande un grand point, la prudence en amours !)
 Ils seroient aux rapports insensibles et sourds.
 Notre épouse ne fut l'une ni l'autre chose.
 Elle se lève un jour ; et lorsque tout repose,
 Que de l'Aube au teint frais la charmante douceur

Meque juves, intresque sinus, gratissima, nostros :
 Ut que facis, relevare velis, quibus urimur, æstus.

OVID., *Metamorph.*, VII, 809-15.

¹ Vocibus ambignis deceptam præbuit aurem
 Nescio quis : nomenque Auræ tam sæpe vocatum
 Esse putans nymphæ, nympham mihi credit amari.

OVID., *Metamorph.*, VII, 821-23.

² Credula res amor est.

OVID., *Metamorph.*, VII, 826.

Et quis amans semper, quod timet, esse putat.

Ibid., *Ars amat.*, lib. III, v. 720.

Force tout au sommeil, hormis quelque chasseur,
 Elle cherche Céphale : un bois l'offre à sa vue.
 Il invoquoit déjà cette Aure prétendue :
 Viens me voir, disoit-il, chère déesse, accours ;
 Je n'en puis plus, je meurs ; fais que par ton secours
 La peine que je sens se trouve soulagée.
 L'épouse se prétend par ces mots outragée :
 Elle croit y trouver, non le sens qu'ils cachoient,
 Mais celui seulement que ses soupçons cherchoient !
 O triste jalousie ! ô passion amère !
 Fille d'un fol amour, que l'erreur a pour mère !
 Ce qu'on voit par tes yeux cause assez d'embaras,
 Sans voir encor par eux ce que l'on ne voit pas !
 Procris s'étoit cachée en la même retraite
 Qu'un faon de biche avoit pour demeure secrète.
 Il en sort ; et le bruit trompe aussitôt l'époux.
 Céphale prend le dard toujours sûr de ses coups,
 Le lance en cet endroit, et perce sa jalouse :
 Malheureux assassin d'une si chère épouse !

Postera depulerant Aurora lumina noctem ;
 Egredior, silvasque peto : victorque per herbas,
 Aura veni, dixi, nostoque medere labori.
 Et subito gemitus inter mea verba videbar
 Nescio quos audisse.

Ovid., *Metamorph.*, VII, 835-9.

Anxia, Procri lates. Solitas jacet ille per herbas ;
 Et Zephiri molles, Auraque, dixit, ades.

Ibid., *Ars amat.*, III, 727-9.

..... Veni, tamen, optima, dixi.
 Fronde levem rarsus strepitum faciente caducâ,
 Sum ratus esse feram : telumque volatile misi.
 Procris erat : medioque tenens in pectore vulnus,

Un cri lui fait d'abord soupçonner quelque erreur :
 Il accourt, voit sa faute ; et, tout plein de fureur,
 Du même javelot il veut s'ôter la vie.
 L'Aurore et les Destins arrêtent cette envie.
 Cet office lui fut plus cruel qu'indulgent :
 L'infortuné mari sans cesse s'affligeant,
 Eût accru par ses pleurs le nombre des fontaines,
 Si la déesse enfin, pour terminer ses peines,
 N'eût obtenu du Sort que l'on tranchât ses jours !
 Triste fin d'un hymen bien divers en son cours !

Fuyons ce nœud, mes sœurs, je ne puis trop le dire :
 Jugez par le meilleur quel peut être le pire.
 S'il ne nous est permis d'aimer que sous ses lois,
 N'aimons point. Ce dessein fut pris par toutes trois :
 Toutes trois, pour chasser de si tristes pensées,
 A revoir leur travail se montrent empressées.
 Clymène, en un tissu riche, pénible, et grand,
 Avoit presque achevé le fameux différent
 D'entre le dieu des eaux et Pallas la savante.
 On voyoit en lointain une ville naissante.
 L'honneur de la nommer, entre eux deux contesté,
 Dépendoit du présent de chaque déité.
 Neptune fit le sien d'un symbole de guerre :
 Un coup de son trident fit sortir de la terre
 Un animal fougueux, un coursier plein d'ardeur.

Hei mihi ! conclamat. Vox est ubi cognita fide
 Conjugis ; ad vocem præceps amensque cucurri.

Ovid., *Metamorph.*, VII, 839-44.

Ovide a raconté une seconde fois cette histoire, avec d'autres
 circonstances, dans son *Art d'aimer*, lib. III, v. 686-746.

Chacun de ce présent admiroit la grandeur.
 Minerve l'effaça, donnant à la contrée
 L'olivier, qui de paix est la marque assurée.
 Elle emporta le prix, et nomma la cité :
 Athène offrit ses vœux à cette déité.
 Pour les lui présenter on choisit cent pucelles,
 Toutes sachant broder, aussi sages que belles.
 Les premières portoient force présents divers ;
 Tout le reste entourait la déesse aux yeux pers¹.
 Avec un doux souris elle acceptoit l'hommage².

¹ *Pers* est un vieux mot qui signifie un bleu d'azur foncé. Il est resté en usage en parlant de Minerve. Il est employé souvent par nos vieux poètes.

Bon draps aurès, ou pers ou vert.

Roman de la Rose, v. 14919, édit. 1814.

Puis li revest, en maintes guises,
 Robes faites par grans maîtrises,
 De bians dras de soie ou de laine,
 D'escarlate ou de tiretaine,
 De vert, de pers ou de brunette,
 De color fraische, fine, et nette.

Roman de la Rose, v. 21197.

² Cecropiâ Pellas scopulos Mavortis in arce
 Pingit, et antiquam de terrâ nomine litem.
 Bis sex caelestes, medio Jove, sedibus altis
 Augustâ gravitate sedent. Sua quemque deorum
 Inscribit facies. Jovis est regalis imago.
 Stare deum Pelagi, longoque ferire tridente
 Aspera saxa facit, medioque e vulnere saxi
 Exsiluisse fretum; quo pignore vindicet urbem.
 At sibi dat clypeum, dat acutæ cuspidis hastam:
 Dat galeam capiti: defenditur ægide pectus.
 Percussamque suâ simulat de cuspidè terram

Clymène ayant enfin repleyè son ouvrage,
 La jeune Iris commence en ces mots son récit :
 Rarement pour les pleurs mon talent réussit ;
 Je suivrai toutefois la matière imposée.
 Télamon pour Chloris avoit l'ame embrasée :
 Chloris pour Télamon brûloit de son côté.
 La naissance, l'esprit, les grâces, la beauté,
 Tout se trouvoit en eux, hormis ce que les hommes
 Font marcher avant tout dans le siècle où nous sommes :
 Ce sont les biens, c'est l'or, mérite universel.
 Ces amants, quoique épris d'un désir mutuel,
 N'osoient au blond Hymen sacrifier encore,
 Faute de ce métal que tout le monde adore.
 Amour s'en passeroit; l'autre état ne le peut :
 Soit raison, soit abus, le Sort ainsi le veut.
 Cette loi, qui corrompt les douceurs de la vie,
 Fut par le jeune amant d'une autre erreur suivie.
 Le démon des combats vint troubler l'univers :
 Un pays contesté par des peuples divers
 Engagea Télamon dans un dur exercice ;
 Il quitta pour un temps l'amoureuse milice.
 Chloris y consentit, mais non pas sans douleur.
 Il voulut mériter son estime et son cœur.
 Pendant que ses exploits terminent la querelle,
 Un parent de Chloris meurt, et laisse à la belle
 D'amples possessions et d'immenses trésors.
 Il habitoit les lieux où Mars régnoit alors.

Prodere cum haccis foetum canentis olivæ;
 Mirârique Deos. Operi victoria finis.

OVID., *Metamorph.*, VI, 70-82.

La belle s'y transporte ; et partout révérée ,
 Partout des deux partis Chloris considérée
 Voit de ses propres yeux les champs où Télamon
 Venoit de consacrer un trophée à son nom.
 Lui de sa part accourt ; et , tout couvert de gloire ,
 Il offre à ses amours les fruits de sa victoire.
 Leur rencontre se fit non loin de l'élément
 Qui doit être évité de tout heureux amant.
 Dès ce jour l'âge d'or les eût joints sans mystère ;
 L'âge de fer en tout a coutume d'en faire.
 Chloris ne voulut donc couronner tous ces biens
 Qu'au sein de sa patrie , et de l'aveu des siens.
 Tout chemin , hors la mer , alongeant leur souffrance ,
 Ils commettent aux flots cette douce espérance.
 Zéphyre les suivoit , quand , presque en arrivant ,
 Un pirate survient , prend le dessus du vent ,
 Les attaque , les bat. En vain , par sa vaillance ,
 Télamou jusqu'au bout porte la résistance :
 Après un long combat son parti fut défait ,
 Lui pris ; et ses efforts n'eurent pour tout effet
 Qu'un esclavage indigne. O dieux ! qui l'eût pu croire ?
 Le Sort , sans respecter ni son sang , ni sa gloire ,
 Ni son bonheur prochain , ni les vœux de Chloris ,
 Le fit être forçat aussitôt qu'il fut pris.

Le Destin ne fut pas à Chloris si contraire.
 Un célèbre marchand l'achète du corsaire :
 Il l'emène ; et bientôt la belle , malgré soi ,
 Au milieu de ses fers range tout sous sa loi.
 L'épouse du marchand la voit avec tendresse :
 Ils en font leur compagne , et leur fils sa maîtresse.

Chacun veut cet hymen : Chloris à leurs désirs
 Répondoit seulement par de profonds soupirs.
 Damon , c'étoit ce fils , lui tient ce doux langage :
 Vous soupirez toujours ; toujours votre visage
 Baigné de pleurs nous marque un déplaisir secret :
 Qu'avez-vous ? vos beaux yeux verroient-ils à regret
 Ce que peuvent leurs traits et l'excès de ma flamme ?
 Rien ne vous force ici ; découvrez-nous votre ame :
 Chloris , c'est moi qui suis l'esclave , et non pas vous.
 Ces lieux , à votre gré , n'ont-ils rien d'assez doux ?
 Parlez ; nous sommes prêts à changer de demeure :
 Mes parens m'ont promis de partir tout-à-l'heure.
 Regrettez-vous les biens que vous avez perdus ?
 Tout le nôtre est à vous ; ne le dédaignez plus.
 J'en sais qui l'agrèroient ; j'ai su plaire à plus d'une :
 Pour vous , vous méritez toute une autre fortune.
 Quelle que soit la nôtre , usez-en : vous voyez
 Ce que nous possédons et nous même à vos pieds.
 Ainsi parle Damon ; et Chloris tout en larmes
 Lui répond en ces mots accompagnés de charmes :
 Vos moindres qualités et cet heureux séjour
 Même aux filles des dieux donneroient de l'amour ;
 Jugez donc si Chloris , esclave et malheureuse ,
 Voit l'offre de ces biens d'une ame dédaigneuse.
 Je sais quel est leur prix : mais de les accepter ,
 Je ne puis ; et voudrois vous pouvoir écouter.
 Ce qui me le défend , ce n'est point l'esclavage :
 Si toujours la naissance éleva mon courage ,
 Je me vois , grace aux dieux , en des mains où je puis
 Garder ces sentiments , malgré tous mes ennuis ;
 Je puis même avouer (hélas ! faut-il le dire ?)

Qu'un autre a sur mon cœur conservé son empire.
 Je chéris un amant, ou mort, ou dans les fers;
 Je prétends le chérir encor dans les enfers.
 Pourriez-vous estimer le cœur d'une inconstante?
 Je ne suis déjà plus aimable ni charmante;
 Chloris n'a plus ces traits que l'on trouvoit si doux,
 Et, doublement esclave, est indigne de vous.
 Touché de ce discours, Damon prend congé d'elle.
 Fuyons, dit-il en soi; j'oublierai cette belle:
 Tout passe, et même un jour ses larmes passeront;
 Voyons ce que l'absence et le temps produiront.
 A ces mots il s'embarque; et, quittant le rivage,
 Il court de mer en mer, aborde en lieu sauvage,
 Trouve des malheureux de leurs fers échappés,
 Et sur le bord d'un bois à chasser occupés.
 Télamon, de ce nombre, avoit brisé sa chaîne:
 Aux regards de Damon il se présente à peine,
 Que son air, sa fierté, son esprit, tout enfin
 Fait qu'à l'abord Damon admire son destin;
 Puis le plaint, puis l'emmena, et puis lui dit sa flamme.
 D'une esclave, dit-il, je n'ai pu toucher l'ame:
 Elle chérit un mort! Un mort, ce qui n'est plus,
 L'emporte dans son cœur! mes vœux sont superflus.
 Là-dessus, de Chloris il lui fait la peinture.
 Télamon dans son ame admire l'aventure,
 Dissimule, et se laisse emmener au séjour
 Où Chloris lui conserve un si parfait amour.
 Comme il vouloit cacher avec soin sa fortune,
 Nulle peine pour lui n'étoit vile et commune.
 On apprend leur retour et leur débarquement.
 Chloris, se présentant à l'un et l'autre amant,

Reconnoît Télamon sous un faix qui l'accable.
 Ses chagrins le rendoient pourtant méconnoissable;
 Un œil indifférent à le voir eût erré:
 Tant la peine et l'amour l'avoient défiguré!
 Le fardeau qu'il portoit ne fut qu'un vain obstacle;
 Chloris le reconnoît, et tombe à ce spectacle:
 Elle perd tous ses sens et de honte et d'amour.
 Télamon, d'autre part, tombe presque à son tour.
 On demande à Chloris la cause de sa peine:
 Elle la dit; ce fut sans s'attirer de haine.
 Son récit ingénu redoubla la pitié
 Dans des cœurs prévenus d'une juste amitié.
 Damon dit que son zèle avoit changé de face:
 On le crut. Cependant, quoi qu'on dise et qu'on fasse,
 D'un triomphe si doux l'honneur et le plaisir
 Ne se perd qu'en laissant des restes de désir.
 On crut pourtant Damon. Il restreignit son zèle
 A sceller de l'hymen une union si belle;
 Et par un sentiment à qui rien n'est égal,
 Il pria ses parents de doter son rival.
 Il l'obtint, renonçant dès-lors à l'hyménée.
 Le soir étant venu de l'heureuse journée,
 Les noces se faisoient à l'ombre d'un ormeau;
 L'enfant d'un voisin vit s'y percher un corbeau;
 Il fait partir de l'arc une flèche maudite,
 Perce les deux époux d'une atteinte subite.
 Chloris mourut du coup, non sans que son amant
 Attirât ses regards en ce dernier moment.
 Il s'écrie, en voyant finir ses destinées:
 Quoi! la Parque a tranché le cours de ses années!
 Dieux, qui l'avez voulu, ne suffisoit-il pas

Que la haine du Sort avançât mon trépas ?
 En achevant ces mots, il acheva de vivre ;
 Son amour, non le coup, l'obligea de la suivre ;
 Blessé légèrement, il passa chez les morts :
 Le Styx vit nos époux accourir sur ses bords.
 Même accident finit leurs précieuses trames ;
 Même tombe eut leurs corps, même séjour leurs ames.
 Quelques uns ont écrit (mais ce fait est peu sûr)
 Que chacun d'eux devint statue et marbre dur.
 Le couple infortuné face à face repose.
 Je ne garantis point cette métamorphose :
 On en doute. On le croit plus que vous ne pensez,
 Dit Clymène ; et, cherchant dans les siècles passés
 Quelque exemple d'amour et de vertu parfaite,
 Tout ceci me fut dit par le sage interprète.
 J'admire, je plains ces amants malheureux :
 On les alloit unir ; tout concouroit pour eux ;
 Ils touchoient au moment ; l'attente en étoit sûre :
 Hélas ! il n'en est point de telle en la nature ;
 Sur le point de jouir tout s'enfuit de nos mains :
 Les dieux se font un jeu de l'espoir des humains.

Laissons, reprit Iris, cette triste pensée.
 La fête est vers sa fin, grace au ciel, avancée ;
 Et nous avons passé tout ce temps en récits
 Capables d'affliger les moins sombres esprits :
 Effaçons, s'il se peut, leur image funeste.
 Je prétends de ce jour mieux employer le reste,
 Et dire un changement, non de corps, mais de cœur.
 Le miracle en est grand ; Amour en fut l'auteur :
 Il en fait tous les jours de diverse manière.

Je changerai de style en changeant de matière.

Zoon plaisoit aux yeux ; mais ce n'est pas assez :
 Son peu d'esprit, son humeur sombre,
 Rendoient ces talents mal placés.
 Il fuyoit les cités, il ne cherchoit que l'ombre,
 Vivoit parmi les bois concitoyen des ours,
 Et passoit, sans aimer, les plus beaux de ses jours.
 Nous avons condamné l'amour, m'allez-vous dire.
 J'en blâme en nous l'excès ; mais je n'approuve pas
 Qu'insensible aux plus doux appas
 Jamais un homme ne soupire.
 Hé quoi ! ce long repos est-il d'un si grand prix ?
 Les morts sont donc heureux ? Ce n'est pas mon avis :
 Je veux des passions ; et si l'état le pire
 Est le néant, je ne sais point
 De néant plus complet qu'un cœur froid à ce point.
 Zoon n'aimant donc rien, ne s'aimant pas lui-même,
 Vit Iole endormie, et le voilà frappé :
 Voilà son cœur développé.
 Amour, par son savoir suprême,
 Ne l'eut pas fait amant qu'il en fit un héros.
 Zoon rend grace au dieu qui troubloit son repos :
 Il regarde en tremblant cette jeune merveille.
 A la fin Iole s'éveille.
 Surprise et dans l'étonnement,
 Elle veut fuir ; mais son amant
 L'arrête, et lui tient ce langage :
 Rare et charmant objet, pourquoi me fuyez-vous ?
 Je ne suis plus celui qu'on trouvoit si sauvage :
 C'est l'effet de vos traits, aussi puissants que doux ;

Ils m'ont l'ame et l'esprit et la raison donnée.
 Souffrez que, vivant sous vos lois,
 J'emploie à vous servir des biens que je vous dois.
 Iole, à ce discours, encor plus étonnée,
 Rougit, et sans répondre elle court au hameau,
 Et raconte à chacun ce miracle nouveau.
 Ses compagnes d'abord s'assemblent autour d'elle :
 Zoon suit en triomphe, et chacun applaudit.
 Je ne vous dirai point, mes sœurs, tout ce qu'il fit,
 Ni ses soins pour plaire à la belle :
 Leur hymen se conclut. Un satrape voisin,
 Le propre jour de cette fête,
 Enlève à Zoon sa conquête :
 On ne soupçonnoit point qu'il eût un tel dessein.
 Zoon accourt au bruit, recouvre ce cher gage,
 Poursuit le ravisseur, et le joint, et l'engage
 En un combat de main à main.
 Iole en est le prix aussi bien que le juge.
 Le satrape, vaincu, trouve encor du refuge
 En la bonté de son rival.
 Hélas ! cette bonté lui devint inutile ;
 Il mourut du regret de cet hymen fatal :
 Aux plus infortunés la tombe sert d'asile.
 Il prit pour héritière, en finissant ses jours,
 Iole, qui mouilla de pleurs son mausolée.
 Que sert-il d'être plaint quand l'ame est envolée ?
 Ce satrape eût mieux fait d'oublier ses amours ¹.

¹ C'est l'histoire de Cimon, dans Boccace, que notre poète a abrégée. (Voyez Boccaccio, *Decameron*, giorn. V, novel. 1. t. V,

La jeune Iris à peine achevoit cette histoire ;
 Et ses sœurs avoient qu'un chemin à la gloire,
 C'est l'amour. On fait tout pour se voir estimé :
 Est-il quelque chemin plus court pour être aimé ?
 Quel charme de s'ouïr louer par une bouche
 Qui, même sans s'ouvrir, nous enchante et nous touche !
 Ainsi disoient ces sœurs. Un orage soudain
 Jette un secret remords dans leur profane sein.
 Bacchus entre, et sa cour, confus et long cortège :
 Où sont, dit-il, ces sœurs à la main sacrilège ?
 Que Pallas les défende, et vienne en leur faveur
 Opposer son égide à ma juste fureur :
 Rien ne m'empêchera de punir leur offense.
 Voyez : et qu'on se rie après de ma puissance !
 Il n'eut pas dit, qu'on vit trois monstres au plancher,
 Ailés, noirs et velus, en un coin s'attacher.
 On cherche les trois sœurs ; on n'en voit nulle trace.
 Leurs métiers sont brisés ; on élève en leur place
 Une chapelle au dieu, père du vrai nectar.
 Pallas a beau se plaindre, elle a beau prendre part
 Au destin de ces sœurs par elle protégées ;
 Quand quelque dieu, voyant ses bontés négligées,
 Nous fait sentir son ire ¹, un autre n'y peut rien :
 L'Olympe s'entretient en paix par ce moyen.

p. 7-46, Parma, 1813. Voyez aussi le prologue de *la Courtisane amoureuse*, t. V.)

¹ Son courroux. Ce mot se conserve encore en poésie dans le style badin. Voltaire a dit :

Par ces propos pleins d'ire et de menace.

Profitons, s'il se peut, d'un si fameux exemple.
 Chômions : c'est faire assez qu'aller de temple en temple
 Rendre à chaque immortel les vœux qui lui sont dus :
 Les jours donnés aux dieux ne sont jamais perdus.

FIN DES FILLES DE MINÉE.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES FABLES.

LES Abdéritains et Démocrite. Liv. VIII. Fab. 26.
 l'Agneau et le Loup. I. 10.
 l'Aigle et l'Escarbot. II. 8.
 l'Aigle et le Hibou. V. 18.
 l'Aigle, la Laie, et la Chatte. III. 6.
 l'Aigle et la Pie. XII. II.
 Alcimadure et Daphnis. XII. 26.
 l'Alouette et ses petits, avec le Maître d'un champ. IV. 22.
 l'Alouette, l'Autour, et l'Oiseleur. VI. 15.
 Amarante et Tircis. VIII. 13.
 l'Amateur des jardins et l'Ours. VIII. 10.
 les deux Amis. VIII. 11.
 l'Amour et la Folie. XII. 14.
 l'Ane et le Cheval. VI. 16.
 l'Ane et le Lion chassant. II. 19.
 l'Ane, le Meunier, et son Fils. III. 1.
 l'Ane et le Vieillard. VI. 8.
 l'Ane et les Voleurs. I. 13.
 l'Ane chargé d'éponges, et l'Ane chargé de sel. II. 10.
 l'Ane et le Chien. VIII. 17.
 l'Ane et le petit Chien. IV. 5.
 l'Ane et ses Maîtres. VI. 11.
 l'Ane portant des reliques. V. 14.
 l'Ane vêtu de la peau du Lion. V. 21.
 un Animal dans la Lune. VII. 18.
 les Animaux malades de la peste. VII. 1.
 les Animaux, le Singe, et le Renard. VI. 6.
 les Animaux (tribut envoyé par) à Alexandre. IV. 12.